

La Santos de Dio avait quitté Valencia depuis plus de dix jours. Après un passage de calme plat, un bon vent d'est nous faisait avancer à bonne voile. Que notre grosse Caraque soit bercée par des eaux trop calmes, ou chahutée par un roulis incessant, pour le jeune mousse que j'étais, rien ne changeait, j'étais toujours malade. Incapable de tenir sur mes jambes, je roulais d'un bord à l'autre m'accrochant à tout ce qui pouvait m'empêcher de tomber. Comment peut-on vomir pendant tant de jours, sans jamais pouvoir avaler la moindre nourriture ? Je ne trouvais pas la réponse, mais sans cesse mon estomac se révoltait. Cette sensation insupportable me poursuivait jusque sur le bat-flanc où mon oncle m'installait. Avec douceur il me posait des compresses fraîches sur le front et restait près de moi jusqu'à ce qu'épuisé je m'endorme.

À cette époque, insouciant je vivais heureux au milieu de mes frères et sœur, entouré par l'amour de mon père et de ma mère. Pourtant la vie était rude et difficile pour toute la famille et notre pauvre terre aride avait du mal à nous nourrir malgré un travail quotidien harassant. Cette année là, avait été particulièrement douloureuse....

Bénifaïo drôle de nom pour un drôle de petit village niché sur des coteaux brûlants au nord de Valencia. Loin des riches vallées de la Turia et de la Júcar où poussent, oranges, poivrons, salades et belles pastèques. Ici ou même l'eau manque souvent, il ne pousse bien que les pois chiches et un maigre seigle entre les cailloux des champs grillés par un généreux soleil. Trop de bien nuit, car nous autres nous nous contenterions d'un peu moins de soleil. Les petites maisons du village sont basses, beaucoup avec terrasses et groupées le long de notre unique rue qui mène à la place de l'église, là sous un grand et vieux figuier, coule l'unique source du village. Elle jaillit d'une grosse pierre grise que les hommes ont sculptée de visages de saints protecteurs. Au-dessus du bec en fonte, ils ont creusé une niche, que les femmes ont décorée, elles y ont installé une madone qui a une belle robe bleue, et ses deux mains blanches tendues vers nous, comme si elle nous offrait quelque chose. Car, que pourrait elle nous demander ? Une petite bougie brûle en permanence dans cette niche, ce sont les femmes qui entretiennent cette petite flamme, prière désespérée comme le chagrin et la misère qui habite leur cœur.

Pour mieux résister aux assauts du soleil, nos maisons sont blanchies à la chaux, les ouvertures portes et fenêtres sont le plus petit possible, et nos volets pleins sont fermés tout le jour, ils ne seront ouverts que le soir afin de laisser pénétrer la fraîcheur de la nuit. L'entrée est protégée d'une grande toile de jute souvent rapiécée, qui sert tout autant à protéger du soleil que de chasse-mouches.

L'intérieur se compose d'une grande pièce au sol de terre battue, aux murs bien blancs, sauf autour de l'âtre recouvert de suie. La misère est présente dans le dénuement de ces habitats, une table massive, deux bancs, quelques étagères pour les pots et écuelles, un chaudron dans la cheminée. Dans un coin de la pièce quatre planches assemblées retiennent un matelas de toile bourrée de crin, un rideau de même matière qui descend d'une poutre fait séparation de ce qui est la chambre des parents. Dans le coin opposé, il y a des nattes qui sont déroulées le soir pour servir de couchés aux enfants.

À cette heure chaude du jour, le village est quasiment vide et particulièrement silencieux. Seul le filet d'eau de la source qui ronge depuis des siècles le fond de son bassin chante à cette heure sur la place. De temps à autre, un vagissement de bébé crève cette torpeur, vite arrêté par les soins de sa grand-mère qui le veille.

Même les animaux domestiques se taisent. Bénifaïo est en léthargie.

Quant aux adultes et les enfants, ils sont aux champs, car ici même pour faire pousser des pois chiches et quelques piments le travail est dur et requiert la participation de tous, petits et grands. Cette année, le travail sera plus dur encore et plus dure la misère, car une sécheresse brûle littéralement la contrée, empêche les graines de germer et dessèche celles qui avaient fait l'effort de croître.

La fontaine n'avait plus qu'un filet d'eau et les hommes partageaient cette source de vie avec les quelques animaux domestiques. La mieux servie était la mule qui tournait la grande meule de l'unique moulin à huile d'olive du village, puis les hommes qui passaient tout le jour sous les feux du soleil. Buvaient un peu ensuite les mères et les enfants. Les vieux suçotaient un chiffon qu'on mouillait de temps en temps d'eau fraîche.

L'inquiétude même résignée gagnait quand même le village, la disette et la soif avaient déjà tué quelques vieux et même des enfants trop faibles pour cette nouvelle épreuve.

Le soir dans la fraîcheur de la petite église, venant de toute part, des ombres noires portant de petites lumières vacillantes remplissaient la nef, le curé couché au pied de l'autel, le front sur la pierre, les bras en croix, il implorait la providence. Les ombres noires marmonnaient. Il fut décidé que le lendemain une grande procession aurait lieu autour de la fontaine avec toute la population, le curé recevrait le concours de moines d'un lointain monastère connu pour ses miracles. La procession fut impressionnante de ferveur et de piété, le curé marchait en tête du cortège accompagné de huit jeunes enfants qui portaient des cierges, suivaient les moines qui sur leurs épaules portaient la lourde chasse chamarrée d'or et de pierres qui contenait une relique de Saint. Les hommes les plus forts

suivaient les moines, torse nu, pieds nus, la main droite armée d'une longue poignée de chanvre dont ils se fouettaient le dos d'un va-et-vient hystérique, en silence, les dents serrées. Ils enduraient cette souffrance terrible depuis bientôt deux heures, le sang perlait de leurs plaies et s'écoulait lentement le long de leurs dos meurtris.

Les femmes les mains jointes suivaient à genoux en grimaçant de douleur, et pourtant leurs yeux levés vers le ciel imploraient le pardon et suppliaient pour que la pluie arrive. Les plus vieux, hommes et femmes qui ne pouvaient suivre la procession étaient assis sur les bancs et se signaient à chaque passage de la relique en marmonnant leur chapelet.

La poussière soulevée par tous ces dévots en marche, séchait les bouches et les gorges, tant de piété et de souffrance, ils en étaient sûrs apitoieraient Dieu et ses saints. Un petit vent s'était levé apportant un peu de fraîcheur aux pénitents, la respiration était plus facile et les vêtements trempés de sueur, sous ce souffle bienfaisant se séchaient tout en rafraîchissant les corps endoloris.

La nuit s'avancait et sous le ciel lumineux la procession continuait sa ronde, les pas étaient plus lents et plus lourds, l'épuisement allait l'emporter sur la foi. Le curé s'arrêta devant l'église et tous s'immobilisèrent. Le curé fait signe aux moines de rentrer la relique, puis du haut de la dernière marche, il bénit toute l'assistance.

-Rentrez chez vous mes frères. Dieu a sûrement entendu vos prières, il aura pitié de nous. Ayez confiance en lui, il est notre sauveur.

La procession se disloqua dans le calme et bientôt le silence régna à nouveau sur la place. Il nous sembla que le vent avait un peu forci. Papa s'arrêta, ce qui stoppa notre marche à tous. Il écoutait et scrutait le ciel. Nous l'observions sans comprendre, mais malgré tout plein d'espoir, car nous avons toute confiance en notre père.

-Je crois que nos prières ont été bonnes, ce petit vent sent la pluie.

Ma mère se signa aussitôt. Le lendemain matin tôt levés, nous sortîmes. Nous n'étions pas seuls, des voisins, comme nous étaient dehors pour scruter le ciel. Le temps avait encore fraîchi et de longues traînées blanches parcouraient le ciel.

-Il va pleuvoir aujourd'hui, dit mon père.

Maintenant toutes les maisons s'ouvraient les unes après les autres, bientôt tout le village se trouva sur la place et d'une seule voix, les gens criaient : il va pleuvoir.. Il va pleuvoir !

L'arrivée improbable de Ménestrels, de Bouffons, de Jongleurs au village, n'aurait pas déclenché une telle liesse que celle occasionnée par l'annonce de l'arrivée imminente de la pluie.

Une joie immense faisait place à la tristesse. Le village riait, chantait, les gens s'interpellaient et promettaient que ce soir il y aurait fête au village.

-Bien dit mon père, ne tardons pas pour aller aux champs, nous avons fort à faire pour accueillir la pluie. Isabel, sors les chèvres ! Vous les garçons préparez les outils ! Toi Josefa occupe toi du déjeuner, la journée sera belle et nous aurons grand faim.

Nous savions bien que la journée pour nous les petits serait dure, car pendant de longues heures au soleil nous allions travailler sans relâche. Pourtant ces départs nous semblaient toujours une fête, nos parents quelle que soit la situation, étaient toujours très gentils avec nous. Nous comprenions bien que sous cette bonhomie, se cachait la misère et aussi souvent le désespoir. Mais papa et maman chantaient en travaillant, de temps en temps, papa faisait semblant de crier après nous les garçons. Jamais après Isabel, car trop petite, elle craignait papa quand il faisait la grosse voix, même pour la taquiner elle se mettait à pleurer.

-Alors les fainéants, faut-il que je prenne un bâton pour vous faire travailler plus vite ?

Il riait très fort, et se remettait au travail. De temps à autre nous levions la tête pour scruter le ciel. L'attente de la pluie nous rendait nerveux.

-Regardez dit mon père du côté du nord-ouest ces nuages gris qui s'amoncellent.

Nous aurons tout juste le temps de déjeuner et la pluie sera sur nous, la terre avant ce soir sera moins dure à travailler, nos puits vont se remplir et tout le village va pouvoir arroser les jardins. Dans quelques jours nous aurons de belles pastèques bien juteuses, fini la misère pour vous mes enfants, vous allez manger à votre faim. Au fait Josefa si tu nous faisais déjeuner ?

Maman avait posé notre panier sous le gros amandier au bout du champ. Nous allâmes nous asseoir sous son ombre. Isabel avait rassemblé ses chèvres avant de nous rejoindre. Pendant ce temps, maman avait étalé un torchon et disposait le repas, d'épaisses galettes sur lesquelles elle versait un filet d'huile d'olive, pour

chacun un gros oignon cru et pour dessert quelques figes sèches. Nous buvions l'eau qui avait rafraîchi dans une cruche de terre cuite accrochée à une haute

branche. Papa lui buvait un peu de vin dans une gourde en peau de chèvre. Ces repas dans les champs étaient joyeux et nous étions heureux.

-Ce n'est pas le tout ! maintenant il est temps de retourner travailler. Allez debout !

Nous pensions que c'était l'ombre du grand arbre qui nous avait prodigué cette fraîcheur eh bien non ! C'était le vent qui avait soudainement forcé et le soleil qui était partiellement caché. En effet les gros nuages gris avaient fait rapidement du chemin pendant que nous déjeunions. Bien plus vite que papa ne l'avait prévu. Maintenant l'horizon était bouché, on pouvait voir une épaisse couche de nuages noirs courir vers nous. La pluie tant attendue serait bientôt sur nos têtes.

-Isabel, attache tes chèvres, car s'il y a de l'orage tu sais qu'elles ont peur et peuvent s'enfuir. Éloigne-les du ruisseau.

Un ruisseau borde notre champ, malheureusement à sec la plupart du temps. Deux petits cours d'eau qui viennent de lointaines collines l'alimentent, ce qui fait que quand il pleut un peu plus haut nous récupérons dans notre ruisseau cette précieuse eau, vite bue par notre terre aride.

Avec la fraîcheur et l'espoir de la pluie, le travail nous était devenu moins pénible. Papa parlait sans arrêt, il évaluait nos prochaines récoltes, discutait avec maman de ce qu'il faudrait garder pour provision et ce que nous pourrions vendre. Il calculait combien cela ferait d'argent disponible et il répartissait tout cet argent. Maman l'écoutait et elle était heureuse.

De grosses gouttes commençaient à tomber, les premiers nuages nous touchaient, mais ceux qui arrivaient étaient bien plus menaçants. Ce serait une bonne pluie, de celle qui mouille la terre profondément jusqu'aux racines des plantes et des arbres, de celle qui remplit à ras bord les puits et les fontaines de celle qu'on bénit ici dans nos campagnes.

Papa avait enlevé sa chemise et il offrait à la pluie son torse en sueur, ce torse torturé par la fatigue, les efforts et les privations. La tête levée vers le ciel, les bras écartés, il criait :

-gloire à toi mon dieu, béni ma famille, béni notre travail, béni nos récoltes.

Comme mon père, j'avais retiré ma chemise et je profitais moi aussi de cette eau fraîche venue du ciel. Antonio et Isabel faisaient une ronde en tapant des pieds

fortement dans les flaques déjà formées. Maman les cheveux collés sur son visage ruisselant, stoïque sous la pluie, nous regardait calme et détendue.

L'orage tournait en ce moment au déluge, les gouttes énormes tombaient au sol avec une telle force, qu'elles rebondissaient, elles faisaient un bruit de mitraille assourdissant. L'obscurité avait remplacé la lumière éclatante de l'après-midi, l'épaisse couche de nuages noirs avait recouvert tout le ciel. À cet instant le ciel se zébra au loin sur les collines, des éclairs d'une telle intensité qu'il était impossible de les regarder, ils précédèrent une série de coups de tonnerre impressionnants, leurs effrayants roulements arrivaient jusqu'à nous et tout notre corps vibrait. Antonio et Isabel se mirent à crier et à pleurer, maman se précipita pour les prendre et les serrer contre elle. Papa nous dit de venir rapidement sous le gros amandier, planté par son arrière grand-père, il avait résisté à toutes les tempêtes, il résisterait bien à celle-là.

Arrivé sous l'arbre, papa installa les plus petits sur une haute branche en leur demandant de bien s'accrocher et de ne pas descendre sous aucun prétexte, tant que la tempête ferait rage. Maman s'assit sur la grosse branche basse et je me serrais très fort contre elle. À l'instant où nous nous mettions à l'abri, l'orage redoubla de force, la foudre s'abattit avec fracas sur la colline et les pins s'embrasèrent aussitôt. Les éclairs, la foudre, le tonnerre, se croisaient, se mélangeaient, se heurtaient dans un ciel d'apocalypse. La pluie redoublait de violence et d'intensité, maintenant notre ruisseau tout à l'heure asséché, charriait un courant puissant d'eau boueuse.

-Voyez mes enfants, c'est notre terre que vous voyez voguer vers la plaine, elle va enrichir de son limon des terres déjà riches, mais pour nous c'est du pain qui file au cours de l'eau. Dieu, nous t'avions demandé de nous apporter de quoi manger un peu, tu nous offres la misère et la famine. Qu'a fait ma famille pour mériter ta colère ?

Mon père avait les yeux brillants, la mâchoire et les poings serrés. Je l'admirais encore plus en le voyant défier Dieu. Quel mari, quel père, vraiment nous ne risquions rien auprès de lui. Comme je l'aimais.

La pluie avait eu raison du feu rapidement, ce danger était heureusement écarté, mais pour autant la tempête n'était pas finie, le ciel se faisait de plus en plus menaçant au-dessus de nous, tout à coup un énorme coup de tonnerre claqua et de massifs grêlons se mirent à tomber, les feuilles de notre arbre étaient broyées, des branches cassées. Mon père dit aux petits de se recroqueviller, la tête dans les genoux, quand à ma mère elle faisait tout pour me protéger s'exposant elle même aux grêlons qui tombaient sur nous comme des pierres.

-Les chèvres, les chèvres, criait papa, ils vont me les tuer !

Effectivement les pauvres bêtes complètement affolées tiraient sur leur corde cherchant à s'enfuir, les chevreaux essayaient de se protéger sous le ventre de leur mère, mais celles-ci paniquées les piétinaient. C'était un spectacle horrible et pour nous le risque de perdre tout espoir de survie. La grêle redoublait de violence, maintenant notre ruisseau était devenu torrent, il charriait non seulement la terre, mais des pierres énormes, des troncs d'arbres et d'autres détritiques.

Mon père pour se protéger avait tiré ses pans de chemise sur sa tête et sans nous prévenir il partit en courant sous l'orage.

-Je vais sauver nos chèvres ou sinon tout est perdu !

-Ramon ! Ramon ! retourne auprès de nous, ne nous laisse pas ! j'ai peur.

Ma mère avait sauté, me lâchant brusquement pour courir rattraper mon père. Je m'agrippais à sa robe de toutes mes forces.

-Non-maman, reste avec nous, nous avons tellement peur ne nous laisse pas maman.

Ma soeur et mon frère de leur côté la suppliaient en pleurant. Maman revint vers nous, nous prit contre elle nous serrant très fort tous les trois. Ainsi groupés, nous pouvions voir papa courbé contre le vent courir vers ses chèvres. Une forte pluie avait fait place à la chute des grêlons, cela nous rassurait un peu, les risques pour papa étaient moins grands.

Arrivé près de ses chèvres, il s'aperçut qu'elles avaient pratiquement arraché leur piquet, il s'en était fallu de peu qu'elles s'échappent. La voix et la présence de mon père les avaient un peu calmées. Sous la bourrasque, il parvint à les détacher, il enroula la corde dans sa main gauche de celle que nous appelions « ma belle », c'était notre préférée et celle qui nous donnait le plus de lait et un beau chevreau par an. Mon père y était très attaché, et c'est lui qui l'appelait toujours « ma belle ». De sa main droite, il tenait les deux autres, les chevreaux suivaient leurs mères. Nous observions tous les trois cette scène, maintenant rassurés, notre père revenait vers nous avec les chèvres. Cette journée ne serait pas tout à fait un désastre.

Nous sentions bien que maman aussi se rassurait et cette sensation nous procurait du courage et de l'apaisement. Doucement je remerciais Dieu de nous avoir donné de tels parents. Que serions nous sans eux ! Aussi je promettais de

me priver de mes tartines de saindoux, avec un bout de chanvres je ferais une bougie que j'allumerais pour eux dimanche à la messe.

Papa luttait contre les éléments et contre la mauvaise volonté des chèvres, qui toutes effrayées tiraient en tous sens. Il fallait la force de mon père pour mener à bien cette tâche. Nous ne doutions pas qu'il y parviendrait et nous l'observions avec confiance, chaque pas le rapprochait de nous, bientôt nous n'aurions plus de raison d'avoir peur, le groupe familial notre force à tous, serait réunis à nouveau. Tout à coup le chevreau de « ma belle "qui avait retrouvé toute son insouciance sauta sur une grosse pierre qui ravinée par l'orage, bascula vers le torrent entraînant le chevreau, qui rapidement happé roula dans les eaux tourbillonnantes, qui l'emportèrent aussitôt. Sa mère poussa un bêlement et avec une force inouïe se précipita au secours du chevreau. Mon père surpris par cette forte secousse, trébuchât et fut tiré par la chèvre vers le torrent qui était à quelques pas d'eux. En peu de temps, mon père tenant toujours fermement la chèvre fut dans l'eau, il essaya de revenir vers la berge, mais pour cela il eût fallu qu'il lâche sa chèvre. Mais ça, il ne l'aurait jamais fait. Tous les deux surnageant arrivaient vers nous à grande vitesse. Maman avait poussé un cri terrible, tout en nous serrant encore plus fort contre elle. Papa était très bon nageur, le voyant surnager, nous reprîmes espoir. Plus bas le torrent dans la plaine allait s'apaiser, et papa allait revenir vers nous. Cela lui fera un bon bout de chemin ! Mais nous saurons l'attendre. À cet instant ils passèrent devant nous chahutés par l'énorme crue, papa flottait toujours accroché à sa chèvre. Devant nous, il eut la force de lever la main pour nous faire un signe et nous regardant fixement, nous fit un grand sourire. Une forte vague le fit rouler et disparaître à nos yeux terrorisés. Nous restâmes là très longtemps sans bouger à fixer cette eau qui emportait notre père.

-Maman soit courageuse et aies confiance en notre père, il est si fort, il est même je suis sûr indestructible et puis jamais il ne nous abandonnerait. Scrutons là-bas vers l'aval, c'est de là que nous apparaîtra sa forte silhouette. Il aura à la longe une 'ma belle' bien tranquille, car il l'aura copieusement grondé. Nous rentrerons peut être tard, mais heureux et tous ensemble.

Maman sécha ses larmes puis nous embrassa tous les trois sur le front.

-Tu as raison mon fils ayons confiance en votre père, moi aussi je sais qu'il ne nous abandonnera pas. Faisons confiance aussi à Dieu miséricordieux nous avons toujours mérité sa clémence.

Je savais que maman resterait les yeux rivés sur l'horizon à cette même place jusqu'à ce qu'elle aperçoive au loin la silhouette aimée de son mari.



La pluie petit à petit s'épuisait à tomber si fort. Je riaais, car je m'imaginai les saints du Paradis tordant les nuages au-dessus de nos têtes pour en faire tomber l'eau comme fait maman, quand elle essore son linge. Aujourd'hui ils avaient du serrer un peu trop fort.

Je m'avançais pour aller constater les dégâts dans notre champ. L'eau et les grêlons avaient fait leur œuvre destructrice, ce qui n'avait pas été haché menu par la violence du grain avait été déraciné et emporté par le ruissellement torrentiel. Papa avait raison quand il disait que le ruisseau charriait le peu de bonne terre que nous avions. J'étais horrifié, notre champ était un immense terrain rempli de cailloux, des cailloux par milliers. Ce n'était plus un champ que nous avions, mais une carrière. Je pouvais maintenant parcourir toute notre terre sans me mouiller les pieds rien qu'en sautant de pierre en pierre. Je décidais de ne rien dire pour l'instant à maman. Pour les mauvaises nouvelles, une après l'autre ! Je retournais lentement vers l'endroit où ma mère était sûrement en prière. Je l'aperçus bientôt silhouette noire et roide, serrant contre elle ses enfants. Rien n'aurait pu la distraire de son poste de guet. Elle ne m'entendit pas arriver. Je restais immobile et silencieux à ses côtés.

Bientôt arrivèrent des champs nos voisins, des hommes qui s'inquiétaient de notre absence.

-Qui y a-t-il Josefa ? Où est Ramon ?

Maman leur raconta comment papa avait voulu sauver sa chèvre et comment, tombé dans le ruisseau, la crue l'avait emporté. Maintenant que le débit n'était plus qu'un filet d'eau, elle attendait le retour de son mari, car bien sûr il allait revenir et c'est pour cela qu'elle guettait.

-Écoutes Josefa, tu vas attendre là et nous allons descendre le ruisseau. Il se peut que Ramon ait besoin de nous, il peut s'être blessé dans ce tourbillon avec tout ce que charriait cette eau.

Je viens, je veux vous aider à rechercher mon père.

-D'accord, mais faisons vite.

Nous partîmes à grandes enjambées. Je les observais et leur trouvais un air sinistre, le déluge avait dû aussi emporter leurs champs, et l'avenir pour eux et leurs familles s'annonçait bien misérable. Mais pour l'instant, leur préoccupation était de retrouver mon père, car la vie dure et la misère rendent les gens proches et solidaires.

Notre marche était bien difficile, le ruisseau regagnait son lit et les endroits qu'il abandonnait maintenant étaient recouverts d'un épais limon bourbeux dans lequel nous enfoncions jusqu'aux chevilles. Nous avions déjà marché sur une longue distance et voici bien longtemps que nous n'apercevions plus maman et les enfants.

Nous venions de contourner un petit monticule et maintenant devant nous s'étalait une grande étendue d'eau. Nous étions tous très surpris et ne comprenions pas ce qui avait occasionné cette retenue. Nous eûmes rapidement l'explication. Quelques centaines de mètres plus bas un énorme amas de troncs, de branchages, de pierres, ainsi que toutes nos récoltes, s'était bloqué là dans un goulet rocheux qui contraignait depuis toujours le ruisseau.

Je ne voyais pas mon père et toutes mes certitudes se transformèrent en une terrible appréhension. Si papa s'était sauvé, il serait venu à notre rencontre, car il était impossible qu'il ait pu passer avec la chèvre au-delà de ce barrage. Ou était-il ?

Les hommes silencieux avec d'innombrables précautions s'avançaient dans l'eau boueuse, le fort courant avait cessé. Je les suivais, j'avais déjà de l'eau jusqu'à la taille, par prudence un voisin le meilleur ami de mon père me tenait par la main. Dans cet enchevêtrement, nous pouvions distinguer maintenant certains détails. Tout à coup, l'un de nous s'écria :

-Je vois la chèvre, je vois la chèvre !

Papa ne pouvait pas être bien loin. Je repris espoir.

Il faudra faire attention à ne pas trop déranger le barrage, car toute cette eau ne demande qu'à déferler vers la vallée dit un des hommes et nous serions tous emportés. Quand la décrue sera complète, nous viendrons le démonter.

Nous étions suffisamment près de la chèvre.

-Elle vit, elle vit cria l'ami de mon père en m'entraînant fermement derrière lui.

C'est là, en arrivant au barrage, que nous vîmes entre deux eaux flottant au milieu des branchages qui le retenaient prisonnier, le corps de mon père. Je voulus me précipiter pour le prendre dans mes bras, car mon père ne pouvait pas être mort, ce destin pour lui m'était inconcevable et je le rejetais de toute mon âme. J'étais

sûr quand le réchauffant dans mes bras contre mon cœur en le couvrant de baisers, il vivrait. Il nous aimait trop pour nous abandonner.

Un des hommes me souleva et m'emporta sur la berge. Je pleurais doucement sur son épaule.

-Pleure, pleure mon petit Hernan. Ton père méritait tes larmes. Mais pleure aujourd'hui, car demain tu n'en auras pas le temps, tu es maintenant avec ta brave mère, chef de famille avec une petite soeur et un petit frère qui ont besoin de toi. Tu as fini ce jour ton enfance demain tu te réveilleras et tu seras un homme.

Avec beaucoup d'attention, les hommes tiraient un à un les branchages dans lesquels était retenu le corps de mon père. Enfin il apparut, flottant mollement. Les hommes le prirent par les bras et les jambes pour l'amener doucement vers la berge.

-Incroyable ! il ne veut pas lâcher sa chèvre.

Mon père avait sa puissante main fermée sur la patte arrière de sa chèvre et même la mort n'avait pu en desserrer l'étau. Ils les amenèrent ainsi soudés tous les deux sur le bord du ruisseau. Ils allongèrent papa et doucement doigt après doigt, lui firent ouvrir la main afin de dégager la patte de la chèvre. Celle-ci libre, ils la laissèrent couché sur le flanc pour qu'elle récupère.

Avec leurs grands mouchoirs de toile, ils essuyaient le visage de papa, puis ses mains, ils débarrassèrent son corps de toutes les herbes et détritrus qui le souillaient.

Je m'approchais enfin de mon père, j'avais retrouvé mon calme, ma douleur était intérieure et réprimée. J'avais bien compris les conseils de son ami, et dès cet instant j'avais pris la décision de ne vivre que pour faire honneur à mon père. M'avançant, je me penchais sur sa poitrine et l'embrassais tendrement. À son oreille pour lui seul, je répétais le serment que je venais de faire.

Je regardais papa, il avait sur le visage un doux sourire et les traits apaisés. Je trouvais la réponse à cette question. Jusqu'au dernier moment, papa pensant à nous était heureux d'avoir sauvé notre chèvre. Il avait le sourire d'un père qui a accompli son devoir.

Ses amis avaient fait un brancard avec des branchages sur lequel ils déposèrent délicatement mon père.

Allez la chèvre tu en as assez fait pour aujourd'hui ! debout, il faut rentrer.

Du pied il la poussa, mais la pauvre bête ne bougeât pas, elle poussa un faible bêlement. Alors l'homme l'a pris sous le ventre pour la lever et il la posa sur ses pattes. La bête s'écroula.

-Elle a les pattes cassées !  
Les hommes se consultèrent à voix basse.

-Isabel a assez perdu en cette funeste journée. Cette viande ne sera pas de trop pour elle et ses enfants. Et puis cette pauvre bête souffre.

-Hernan, tu restes avec Rodriguez auprès de ton père. Nous revenons de suite.  
Ils emportèrent ma belle vers son destin

Quand ils revinrent un des hommes portait la carcasse sur son épaule, un autre la peau roulée en paquet noué par les pattes. Ils déposèrent le tout sur le brancard aux pieds de mon père.

Décidément ces deux êtres étaient inséparables.

Déjà une nuée de corbeaux tournait au-dessus de nos têtes. Ils guettaient notre départ pour s'abattre sur les entrailles de la pauvre bête. Je haïssais les corbeaux, cet animal sinistre qu'on nous disait suppôt du diable. On racontait qu'à Valence au mont des pendus ils attendaient les suppliciés par centaines sur les arbres, croassant d'impatience de dévorer les cadavres. Je pensais toujours à cela quand je voyais leur sinistre vol survoler notre village.

Nos amis avaient soulevé le brancard et commença une marche silencieuse, nous suivions le ruisseau vers l'amont à la rencontre de ma mère. Me tenant le long du brancard je suivais en tenant la main de mon père. C'est, cette attitude qui de loin rassura ma mère, car nous apercevant, elle ne broncha pas et resta à nous attendre, fixant ardemment le brancard.

Arrivés près d'elle, nos amis posèrent mon père sur le sol et sans un mot de plus s'écartèrent. J'avais lâché cette main à présent toute froide, et moi aussi me retirais. Je rejoignis mon frère et ma petite soeur et les serrais fortement contre moi.

Maman était devenue pâle comme un cierge, elle fit lentement les deux pas qui la séparaient du brancard, et se pencha vers le corps de mon père. Il se fit quelques très longues minutes de silence, à cet instant elle se tenait à genoux la tête reposant sur la poitrine de mon père. Muets nous respections sa douleur.

Tout à coup redressant son buste, les bras levés au ciel, jaillit de sa poitrine un cri terrifiant, un cri énorme comme peut en pousser une bête sauvage blessée à mort. Ce cri-là est sûrement enfoui au plus profond des êtres et on ne peut le

crier que lorsque l'on vit la plus instance la plus irrémédiable des douleurs. C'est précisément ce que vivait en cet instant ma pauvre mère.

Cette douleur créée avec cette force extrême nous avait glacé le sang, les petits se serrèrent davantage encore sur ma poitrine et les hommes ne firent aucun geste pour s'interposer entre ma mère et son chagrin. Ils connaissaient eux aussi cette souffrance suprême qui les avait souvent meurtris dans leur cœur et leur âme. En gens simples, ils savaient respecter depuis toujours les morts et le chagrin des vivants.

Ma mère resta ainsi prostrée longtemps, puis elle se baissa et embrassa son mari longuement sur le front, Quelques sanglots comme retenus secouèrent sa poitrine. Elle fit un signe de croix et signa aussi le front de mon père. Puis se releva et nous regarda avec fixité de ses grands yeux noirs. Son visage avait changé, il reflétait maintenant cette peine muette qui s'installe en vous pour toujours. Je compris que ce serait le sien pour toute sa vie.

-Nous rentrons à la maison ! Merci mes amis de ramener Ramon chez lui.

Maman n'avait plus une larme, son expression était sévère et fermée. Elle vint vers nous et les bras écartés comme pour pousser devant elle un troupeau d'oisons, elle nous dit :

-Allez avancez, pressons, votre père va arriver.

Notre cortège traversa notre champ dévasté sans que notre mère sourcille, elle était pour l'instant comme détachée du monde. Des voisins qui eux aussi étaient là pour évaluer l'ampleur du désastre se signaient à notre passage. La nouvelle avait sans doute dû atteindre le village, car nous entendîmes les cloches sonner le glas.

Sur la place, tout le village nous attendait, les femmes pleuraient, elles savaient mieux que quiconque pour l'avoir elles aussi vécu, la douleur que ressentait notre mère. Le curé était sur le parvis de l'église, au passage du brancard, il s'approcha pour asperger papa d'eau bénite et murmurer quelques paroles. Maman ne s'arrêta pas, nous poussant toujours devant elle. Arrivés chez nous, elle se précipita vers le crucifix qu'avait sculpté papa dans une racine de buis, et rageusement le retourna face au mur. Nous étions terrorisés ce geste sacrilège et le visage toujours fermé de notre mère ne faisait rien pour apaiser notre peine et notre angoisse. Nous avions vraiment l'impression que ce jour était la fin du bonheur que nous avions vécu jusque-là. La misère, la faim, le froid, la maladie, tous ces maux nous en avions bien ri avec nos parents. Papa maniait la dérision avec art et l'ognon cru qui nous servait parfois de souper, devenait source de rire et la soirée

se terminait en repas de fête. Maman nous disait toujours : si on vous demande ce que vous avez mangé à midi, répondez du poulet !

Quelques femmes venaient à cette heure pour aider maman à faire la toilette du mort et le préparer pour recevoir ses amis et parents qui défileraient ici toute la nuit. Plus tard arriveraient les pleureuses, leurs lamentations complèteraient rituellement la veillée funèbre de notre pauvre père.

-On est allé prévenir Miguel ?

-Oui, lui répondit ma tante Incarnacion,

- Incarnation, tu veux bien garder mes enfants cette nuit et les faire un peu manger ? La journée a été assez dure pour eux comme ça et je ne veux pas penser ce soir à ce qu'ils vont devenir. Demain, sera un autre jour et une autre vie.

-Bien sûr ma Josefa, je les prends tout de suite, du reste regarde ta fille, elle dort déjà dans ce coin.

Je rechignais à laisser maman toute seule, mais d'un geste elle me fit signe de suivre ma tante.

-Ne laisse pas ton petit frère et ta soeur tout seuls, ils ont besoin d'avoir près d'eux un grand frère qui les rassure. Ce soir, ils se sentent bien tristes et bien inquiets.

Je ressentais la pression morale de maman sur moi, ces propos me laissaient entendre qu'elle ne me considérait plus comme un enfant, mais comme un adulte depuis la mort de notre père. Pourtant je sentais bien que je ne pourrais jamais le remplacer. Dans la nuit, les pas d'une mule me tirèrent de ma torpeur. C'était Miguel qui arrivait. Fourbu et les traits tirés il descendit de sa monture et se jeta dans mes bras.

-Hernan mon frère que nous arrive-t-il. J'ai cru perdre la raison tant mon esprit se refusait à cette funeste nouvelle. Notre père, mais cela m'apparaît toujours impossible, c'est un homme d'honneur et de devoir, comment envisager qu'il ait voulu nous abandonner !

-Allez viens ! notre mère t'attend. Elle te racontera toute cette terrible journée et tu comprendras mieux le courage et le sacrifice de notre père. Il a dépassé les limites de son amour pour nous.

-Maman c'est nous ! Miguel vient d'arriver.

Maman,sans un mot serra son fils sur son cœur,l'embrassa sur le front et lui dit :

-Miguel vient embrasser ton père.

Elle avait sur le visage cette expression de dureté qu'elle portait comme un masque et qu'elle ne quitterait plus jamais. Nous la suivîmes jusqu'à la paillasse où reposait papa. Miguel s'écroula à genoux et se mit à sangloter, il se signa et murmura une prière, puis se penchant vers son père il l'embrassa longuement. Mon père devait être content que son fils aîné soit arrivé à temps, car il me sembla que son visage était encore plus doux. Il avait les mains croisées sur sa poitrine et il tenait un bouquet de buis fraîchement coupé. La lumière des bougies était blafarde et le chant lancinant des pleureuses emplissait la pièce. Inutile d'essayer d'échapper à notre chagrin tout était là pour nous le rappeler.

-Allez mes enfants rejoignez les petits et tâchez de dormir, nous avons demain encore malheureusement une dure journée. Pourvu que nous n'en ayons pas de pires !

Maman nous embrassa et nous poussa doucement vers la porte.

Personne au village n'était parti travailler. Tous avaient tenu à accompagner mon père pour sa dernière demeure. L'Église était trop petite, mais nous nous y entassâmes. Les mêmes qui la veille avaient ramené notre père, étaient venus le chercher. Ils l'avaient enveloppé dans un grand drap de lin, puis posé sur une planche que tous les quatre avaient portée jusqu'à l'église. Le curé avait dit sa messe, suivie d'un petit discours dans lequel il expliquait que Papa serait sûrement reçu par le bon Dieu, mais que comme hier il n'avait pu le confesser ni lui donner l'absolution, il ne pouvait pas nous le garantir, donc papa allait subir des épreuves, mais connaissant bien notre famille, il tenait à nous rassurer et grâce à ses prières et aux nôtres tout devrait bien se passer pour papa.

Je regardais notre mère, elle avait toujours ce visage de marbre, mais là depuis un moment je voyais qu'elle serrait ses poings et tortillait nerveusement son mouchoir. Elle n'avait pas versé une seule larme. Puis tout fut vite terminé. Derrière l'église, dans notre petit cimetière, les hommes avaient creusé une tombe dans laquelle ils firent descendre notre père. Le curé aspergea la tombe d'eau bénite, puis elle fut rapidement comblée de cette terre que papa avait tant aimée. Tous les amis et voisins prestement dispersés, nous nous retrouvâmes pour la première fois tous les cinq seuls et désespérés.